

Tel vous voyez qui, sur les bancs du collège, se piquait fort de savoir des volumes, d'avoir soutenu telle thèse, et de ne donner jamais dans le piège tendu par un adversaire habile et rusé, tel autre qui se targuait de raisonner juste, d'avoir l'esprit vif et pénétrant, une dialectique puissante, une argumentation vigoureuse et serrée, de grandes dispositions naturelles en un mot, une fois dans le monde, en contact avec les prétendus gens d'esprit et les bons viveurs du jour, tiennent une conduite qui est en contradiction directe avec les principes de la philosophie. Leur amour désordonné des plaisirs, la mobilité de leur esprit, peu porté à chercher une nourriture saine, incapable d'une application soutenue, leur incroyable légèreté, quelquefois même hélas ! leur indifférence, et leur scepticisme ne prouvent qu'ils n'ont pas su affermir leur volonté ; et par suite, la philosophie n'est pour eux qu'un vain échafaudage de théories sans consistance où la raison humaine se perd égarée par la passion et les préjugés.

Philosopher, disait Platon, c'est apprendre à bien vivre et à bien mourir. Voilà pourquoi, d'après cette définition, les Voltaires, les Diderots, les Cousins et tant d'autres méritent peu de porter un si beau nom, car, bien qu'ils eussent reçu de Dieu une intelligence supérieure, et qu'ils fussent appelés, sans doute, à remplir une noble mission sur cette terre, ils n'ont semé partout que l'erreur et le doute.

La philosophie sans la vertu n'est qu'une semence jetée sur la pierre ou parmi les épines. Pour que la plante qu'elle produit croisse, se développe, pousse de profondes racines et résiste à toutes les tempêtes, il faut à celui qui la cultive, du courage, de la distinction et de la piété.

Le courage est l'éclatante qualité du philosophe chrétien, celle qui le fait estimer et respecter de tous, et qui assure à sa vie une dignité dont rien n'approche. Dans ce siècle de faiblesses et de lâchetés, il faut une somme considérable d'énergie pour émettre ses idées et ses convictions, affronter le rire moqueur de l'indifférence ou ces complaisants silences qui sont autant de trahisons envers la vérité. Il faut être vaillant en matière de religion, bannir le respect humain et se persuader que ceux-là même qui affectent de rire seront les premiers à admirer notre courage et à rechercher notre amitié.

Il est aussi une autre qualité non moins noble, non moins belle, d'un charme incomparable, qui attire invinciblement l'estime, le respect et la confiance d'autrui, parce qu'elle est l'expression la plus saisissante de la vertu, le reflet le plus pur de la beauté de l'âme, je veux parler de la distinction. En effet, le seul aspect de l'homme distingué fait vibrer les sentiments généreux ; on recherche sa société, on aime sa conversation, parce qu'on y puise quelque chose qui élève et qui reconforte, on reconnaît en lui un ami sincère, loyal, droit dans ses intentions et dans ses actes, quand on est parvenu à avoir une place dans son cœur. Il peut parler avec autorité, sûr d'avance qu'il ne sera pas obligé de rougir de ses actions en voulant critiquer les débordements des autres.

Toutefois, il faut bien se garder de prendre pour distinction ce qui n'est que l'extrême opposé, c'est-à-dire l'orgueil de la pédanterie. L'orgueilleux fait de la philosophie, cette science si haute et si grave, une chose vaine, frivole, la plus hautaine, et, au fond, la plus hostile à la religion et à la société. Entraîné par un esprit fantasque à soutenir des idées souvent fausses et perverses, l'orgueilleux éprouve de la répugnance à se rendre aux arguments de la saine philosophie ; et par suite, il invente les sophismes les plus spécieux pour cacher le vide ou l'horreur de sa doctrine. La race des sophistes pullule, surtout dans les moments d'abaissement moral et de décadence intellectuelle. Ils s'attachent à ruiner toute croyance à miner le fondement de toute vérité et à dresser des embûches pour surprendre les esprits peu défiant et mal aguerris contre ces sortes d'attaques.

C'est la plaie de notre temps ; partout, soit dans les journaux, soit dans les revues, soit dans les livres, soit à la tribune, dans les questions de politique de morale et de philosophie, on voit poindre ces idées libérales et subversives qui, comme un vent destructeur, ne laissent sur leur passage que ruines et désolation. Qui pourra arrêter ce flot envahissant, sinon ces hommes à l'esprit cultivé, capables de traiter toute question avec ordre, justesse, pénétration et force, également aptes à trouver la vérité et à la faire briller dans toute sa lumière. Dans ces combats intellectuels, où la vérité lutte contre l'erreur, la lumière contre les ténèbres, tout homme instruit est appelé à jouer un rôle : il ne peut et ne doit rester indifférent. Il faut alors une philosophie, mais une philosophie pratique. Si on n'en a pas une bonne, on en aura une mauvaise ; on se fera l'écho des sophistes et on adoptera la philosophie des mauvaises mœurs, les principes et la conduite qu'elle donne à la vie.

Pour nous, jeunes hommes chrétiens, il nous suffit de jeter un regard sur le passé pour nous persuader, en voyant les nombreuses victimes du scepticisme, du naturalisme et du rationalisme, combien il importe de nous aguerrir afin d'être en mesure de lutter avantageusement contre cette Hydre de Lerne.

Allons, à l'exemple des grands philosophes, puiser à la source de toute vérité. Là nous trouverons la lumière, le courage et la sagesse. Là aussi nous apprendrons que sans les œuvres, c'est-à-dire, sans la pratique, nous ne saurions être vraiment philosophes. "Il est facile, disait saint Jean Chrysostome, de faire de la philosophie en paroles ; mais agir en ces choses et en vrai philosophe, c'est le propre d'une âme grande et généreuse."

ARTH. GAUDREAU, ETUD.

NOTRE-DAME DU CHEMIN

Notre-Dame du Chemin est un des mille voûtes sous lesquels la piété populaire s'est plu à honorer la Reine du Ciel. La *Madonna della Strada* est une image de la sainte Vierge qui remonte, selon toute probabilité, au Ve siècle. Elle fut d'abord honorée sans aucun doute sur une rue dans une niche comme on en voit souvent encore dans les villes d'Europe. C'est de là que lui vint son nom. Aujourd'hui, elle est l'objet d'une grande dévotion dans l'église du *Cesù* à Rome.

Quelle bonne et heureuse idée d'avoir dé-

dié à cette Madone l'élégante chapelle que le R. P. Désy, le digne supérieur des Jésuites à Québec, aidé de M. le Chevalier Baillarge, vient d'élever sur le chemin de Sainte-Foye.

Nous nous réjouissons de voir s'implanter au Canada le culte si touchant des Madones les plus en vénération en Europe. Nous avons Notre-Dame du Perpétuel-Secours, Notre-Dame du Bon-Conseil ; nous avons maintenant Notre-Dame du Chemin. Rien de plus propre à tenir la piété en haleine, en lui offrant un aliment plus varié. Du reste, ces divers titres, donnés par la foi des peuples à la Mère de la grâce, rappellent mieux l'universalité de sa puissance et la variété des secours qu'elle accorde au chrétiens.

La *Madonna del Chemin*, à Québec comme à Rome, sera entourée d'amour et de vénération, et son nouveau sanctuaire ne tardera pas, nous en sommes sûrs, à devenir un lieu de pèlerinage où elle répandra de précieuses faveurs.

Les lecteurs de L'OISEAU-MOUCHE, qui tous aiment bien la sainte Vierge, ne manqueront pas, lorsqu'ils en auront l'opportunité, d'aller faire une bonne prière à Notre-Dame du Chemin.

LIVIOUS.

ET LA SOIRÉE DU 15 MAI ?

Délicieuse ; chers lecteurs, délicieuse. Un parterre peu nombreux, mais choisi ; des acteurs triés sur le volet ; un drame captivant, où l'on prend soin de vous faire rire avant que vous n'ayez trop pleuré ; sous les yeux, des vues de Venise, et dans les oreilles, des barcarolles de Venise ; voilà, n'est-ce pas, l'idéal d'une soirée dramatique, et voilà la soirée du 15 mai.

La scène, donc, se passe à Venise, en plein moyen-âge. Il y a là un très puissant et très méchant homme, le Sparadozzi, qui, pour se venger d'un ennemi, fait enlever son fils au berceau dans le dessein d'en faire un être exécrationnel et de le rendre ensuite à son père en lui disant : Ce monstre, c'est votre fils. Par malheur, ou par bonheur, comme vous voudrez, Michaëlo, le serviteur qui est chargé de l'enlèvement trompe son maître. Le Sparadozzi a, lui aussi un fils au berceau, et c'est cet enfant que Michaëlo lui apporte et lui présente comme étant le fils de son ennemi. Le Sparadozzi s'acharne donc sur cet enfant, Fiammetto, pendant vingt ans, et il en fait l'instrument secret de la tyrannie épouvantable qu'il fait peser sur Venise. Pendant de longues années ce Fiammetto assassine froidement sur un simple signe de son maître ; et dans Venise terrorisée, on donne un nom bien significatif à ce bourreau mystérieux dont la gondole va promenant silencieusement la mort à travers la ville : on l'appelle le "Gondolier de la mort." A cause de son importance, ce rôle donne son nom à la pièce.